FEUILLETON.

SPLENDEURS ET MISERES DE PARIS.

PAR ALFRED DE BREHAT.

IV.

LE MÉNAGE D'UN PETIT EMPLOYÉ.

(Suite.)

—Simon, m'écrie-t-elle, je n'ai fait de la peine, je suis une méchante créature, une sotte, une ingrate! Je sais combien tu es bon et dévoué. Tu fais tout ce que tu peux, et tu as vingt fois plus de courage que moi, qui, au moins, ne pouve bien. Tiens, je t'aime de tout mon cœur!—Pardonne-moi de t'avoir parlé si brusquement; ce sont les nerfs, vois-tu; la misère, à la longue, ça rend injuste et méchant.

—Je n'ai rien à te pardonner, ma pauvre Denise, dit-il en l'embrassant avec effusion: tu es si courageuse et si dévouée! Moi aussi, je t'aime bien. Je te jure que si en donnant mon sang goutte par goutte je pouvais vous assurer à toutes deux une existence heureuse....

—Je le sais, je le sais! interrompit-elle. Ils s'embrassèrent encore. La petite, qui ne dormait qu'à moitié, voulut aussi embrasser ses parents, et se mit à pleurer parce qu'elle voyait pleurer.

Après avoir été à son mari ses vêtements mouillés, Denise l'obligea à se coucher.

Comme il ne possédait pas d'autres habits, c'était le seul moyen de sécher cela.

Il souffrait beaucoup d'ailleurs du coup qu'il avait reçu à la poitrine. Denise parla d'aller chercher du camphre, mais, hélas! on n'avait rien de tout cela, pas même de quoi faire un cataplasme.

—Je vais prendre les cinq francs qu'on a donnés à la petite, dit Denise en s'asseyant sur mon lit.

Quoique brisée de fatigue par le long travail qu'elle venait de faire avec l'enfant sur les bras et malgré l'opposition de Simon, la courageuse créature redescendit les six étages.

Comme le lendemain après, elle remontait, elle souffle avec quelque soulagement la boisson du lait, du pain et de l'arnica.

—Je rencontre dans l'escalier Mlle Annette qui m'a donné du lait pour la petite, dit-elle en rentrant. J'ai frappé à la porte de M. Lucien, l'étudiant en médecine, du troisième, mais il était sorti. Mlle Annette la prierait de venir; elle dit qu'il est des plus habile.

Malheureusement pour Tourmaire, M. Lucien Mohlldorf, l'étudiant en médecine dont parlait Denise, faisant en ce moment un service supplémentaire à l'hopital Dauphin, et ne rentrant pas tous les soirs.

La nuit fut très mauvaise pour l'employé. Par suite de la fatigue, du froid et du coup qu'il avait reçu, il souffrait horriblement et ne pouvait respirer. Malgré les suppliations de sa femme, il voulut se lever pour aller à son bureau.

Il n'est même pas la force de marcher dans la chambre.

Il se renversa, désespéré.

Son directeur lui avait dit fort nettement la dernière fois, qu'il manquait trop souvent et qu'on finirait par être obligé de le congédier, quelque satisfait qu'on fut par ailleurs de ses services. Simon lui écrivit en lui expliquant l'état dans lequel il se trouvait. Deux jours après, on employé à qui Tourmaire avait rendu jadis quelques petits services, vint de Poir et lui apprit confidentiellement qu'il était déjà remplacé.

Ce était le dernier coup.

Des cinq francs du bijoutier, il ne restait plus que vingt-trois sous, et la mère Grimbolot était exigeante.

La nuit dans ses deux mains, Denise pleurait pendant de heures entières.

Quant à Tourmaire, il en était arrivé à cet état de désespoir où l'on n'a même plus la force de chercher à devenir une porte de salut.

Dans le courant de l'après-midi, quelqu'un frappa à la porte.

—Entrez, dit machinalement l'employé.

Un homme de haute taille, vêtu comme un colporteur, portant une barbe longue et touffue et des lunettes bleues, entra dans le logement.

—Monsieur, et vous, madame, dit-il, je vous demande bien pardon, mais je vous demande aussi de vous déranger.

—Que voulez-vous, monsieur? demanda Simon.

—Je vais vous le dire, monsieur, répondit l'autre, parce que, moi, mon principe en affaires, c'est d'aller tout droit. Je fais un peu ce métier-ci, ce de librairie, et je connais de bons amateurs. Quand ils ont quelque bel ouvrage, on complète, je me mets en chasse pour trouver le volume qui manque. Je n'apprends pas de mes confrères que vous avez le très-rare volume d'une édition fort rare de *Marivaux* sur les prétentieuses. Je veux vous l'acheter un bon prix, car, moi, je suis un homme honnête, et juste, pour l'un comme pour l'autre. Combien voulez-vous me vendre ce volume?

—Je ne suis aucun livre à vendre, répondit l'employé.

—Mon confrère, cependant.....

—Comment l'apprenez-vous?

—Je ne me rappelle plus où, mais il m'avait assuré.....

—Il se trompait.

—Simon, murmura Denise, vois au moins le prix qu'on t'en donnerait. A combien, voulez-vous donc ce volume? demanda-t-elle en s'adressant au courtier.

—Un confrère vous en offrirait dix francs, répondit celui-ci, qui de cinq cet cvoit-ainsi et voix et ses manières..... Il y a des gens qui n'ont pas de conscience..... Moi, je ne prétends pas tromper les personnes qui me donnent leur confiance, je vous offrirais cent cinq francs pour ce volume.

—Cet ouvrage a donc une bien grande valeur? demanda Simon d'un ton incrédule.

—Il n'en existe que peu de semblables complets. Cet ouvrage-ci ne devait tirer à dix-huit qu'un seul volume, mais la personne à qui appartenait l'exemplaire en qu'en faire relier le sien en quatre parties et les avait illustrées superbement et d'une manière admirable.

—Et les autres volumes? demanda Denise.

—Mon client qui, vous bien si sait, vous a trouvé. Les livres rares, voyez vous, que nous avons le nez dessus, nous les reconnaissons plus de vue et nous savons toujours où les repérer. Voici cinq cents francs, donnez-moi le volume.

Et il étala sur la table vingt cinq pièces de 20 francs, dont le tintement métallique et les bruyant retentir comme une source de trésors dans les voûtes de Mme Tourmaire et de sa mère.

—Reprenez cet argent, je vous prie, dit M. Tourmaire. Je ne puis vendre le livre dont vous parlez.

—Vous voyez bien que vous l'avez, puisque vous avez vu ces cinq fois. Allons, vous êtes un moutonnier, et vous connaissez votre affaire. Prenez-le! Tant pis pour vous, vous aurez tout de suite le dernier mot, quoique ce ne soit pas le plus avantageux. Vous y serez forcé, vous verrez bientôt que je ne puis donner un sou de plus.

—Simon, dit Denise à voix basse, en regardant son mari d'un air suppliant, mais tout bas, vois-tu! tu entends, mille francs pour nous sortir de cette position désespérée.

—Je t'en conjure, ne pousse pas à commettre une mauvaise action, répondit-il tout bas lui-aussi. Ce livre n'est pas à moi, il ne m'appartient pas. C'est un dépôt sacré. Dis-lui donc, Denise de ne le remettre qu'au vicomte d'Arlaz.

—Depuis cinq ans, aucun d'eux n'en a pas trouvé. Il est mort sans doute.

—Je crois comme toi, mais je ne puis pas manquer rester fidèle au refuge qu'on m'a pris devant Dieu.

—Mais vas-tout laisser mourir de faim, ta fille et nous, n'est-ce pas?

—Je l'en conjure, Denise, ne me pousse pas à commettre une mauvaise.

—Et bien! demanda le courtier qui avait profité de ce petit colloque pour examiner d'abord dans ses moindres recoins. Voici les cinq francs, mais, par Dieu, je n'aurai pas rien pour mon bénéfice!

—Monsieur, reprit Simon, ce volume n'est pas à vendre..... à quelque prix que ce soit..... Il serait donc inutile de prolonger cet entretien.

—Mais, dit Denise, je vais partir pour Courtelles. J'irai à pied.

—Il y a plus de vingt lieues....

—N'importe! Il faudra bien qu'on me rende mon enfant, mon pauvre petit Victor. Je tuerai plutôt cette tuerie. Frapper un pauvre petit ange de cet âge, quelle infamie! La coquine! le misérable!

Il bondit en parlant, Denise réparait le désordre du sa toilette.

—Prends tout l'argent, lui dit son mari; je n'en ai besoin de rien, moi. Tu sais bien qu'avec la fièvre je n'ai jamais faim. Mlle Annette sera assez bonne pour garder Isabelle.

—La marraine des enfants, répondit Denise. Avant de partir, je vais passer chez Mlle Annette et chez M. Lucien. Embrasse moi, mon pauvre homme. Tu vois comment Dieu te récompense d'avoir bien agi, murmura-t-elle avec amertume, en l'embrassant..... Tu ma parlerai encore de la Providence, n'est-ce pas?

—Denise! murmura-t-il avec douleur.

—Tu es trop bon et trop loyal, mon ami. Tu n'étais pas fait pour vivre dans ce monde-ci. Embrasse moi; embrasse aussi ta fille, ajouta-t-elle en approchant des lèvres du malade l'enfant qu'elle tenait dans ses bras. Veille bien sur ton père, dit-elle en posant Isabelle à terre; ne t'éloigne pas de lui avant que Mlle Annette et M. Lucien ne soient arrivés.

En quittant son mari, Mme Tournaire descendit au cinquième étage; elle frappa à la porte de Lucien Mohlldorf, jeune étudiant en médecine qui habitait en ce moment la rue du Rocher, parce qu'il était attaché comme externe à l'hôpital Dauphin.

Ne trouvant pas M. Mohlldorf, elle entra chez une représentante en dentelles nommée Annette Aubry, qui demeurait sur le même palier.

Cette Annette était une jolie fille de dix-huit ans environ, dont les traits délicats avaient une finesse et une distinction que son modeste costume faisait encore ressortir. Elle était assez grande, mince et un peu pâle, ses cheveux blonds cendrés et soyeux, formaient d'une riche tresse dorée un front d'une adorable pureté.

Dans le regard qu'elle tendait de ses grands yeux bruns, d'un charme et d'une douceur infinis, rayonnaient une confiance et une naïveté d'enfant.

Au calme de sa physionomie, ainsi qu'à la propreté de son regard, on devinait que nul chagrin n'avait encore troublé la pureté du cœur de l'Annette, mais il était aisé de voir aussi que à moindre brise suffirait pour bouleverser ce sanctuaire et sensible, avec lequel la jeune fille devait demeurer en vie tout entière.

Annette était le bon ange de la maison. Elle se consacrait entièrement de quoi subsister à sa modeste existence, cependant. Mais ses jeunes voisins qui tant de services à se demander journellement.

Le gardait les enfants d'une voisine absente, entraînait quand d'un vieillard, faisait de la tisane pour un malade, se chargeait des commissions d'une mère de famille, conduisait un enfant à l'école, que sais-je enfin?

On comprendra alors la complaisance d'Annette que toutes les pauvres femmes de la maison accordaient chez elle des qu'il leur survenait quelque embarras.

Cette fois encore, non seulement elle prenait à Mme Tournaire de monter de temps en temps chez l'employé, et de se charger de la petite Isabelle, mais elle fut touchée de la position de la pauvre mère qui elle voulait à son coffre-fort, c'est-à-dire au tiroir de sa commode. Elle en tira son trésor; huit francs..... économies qu'elle avait mis pour acheter un petit chale, et les tendit à Denise.

—Ah bien! qu'est ce qui vous restera à vous? demandait Mme Tournaire, dont le cœur saignait à la pensée de déposiller ainsi la pauvre fille, mais qui en ce moment aurait donné son propre sang pour sauver l'enfant qu'elle allait chercher.

—Bah! fit Annette avec une insouciance enfantine, c'est aujourd'hui jeudi, il ne reste ce qu'il faut jusqu'à la fin de la semaine, et je toucherai de l'argent samedi. Partez bien vite, mes chères madame Tourmaire, et ramenez vôtre petit ange.

Denise écrit Denise en enfonçant la jeune fille de ses bras et en la couvrant de baisers et de larmes. Nous vous en supplie du nom de Dieu, vous voilà votre argent ne pouvez bonheur. Prêtez moi et pour mon pauvre enfant!

—Je vous le promets, dit la jeune fille profondément émue; mais vous allez avoir froid en route, prenez mon manteau.

—Non, non fit Denise en repoussant la jeune amie avec de légère et bien naïve que la pouvait inspirer la vue de ses épaules.

—Je ne m'en sens que le noir, et je n'aurai rien à craindre. Vous vous allez avoir froid en voiture